



You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: Le sacre noir et les avatars du mythe solaire dans le "Dossier de l'oeil pineal" de Georges Bataille

Author: Krzysztof Jarosz

Citation style: Jarosz Krzysztof. (2005). Le sacre noir et les avatars du mythe solaire dans le "Dossier de l'oeil pineal" de Georges Bataille. W: M. Wandzioch (red.), "Le clair-obscur dans les litteratures en langues romanes" (S. 105-114). Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Krzysztof Jarosz

Université de Silésie, Katowice

Le sacré noir et les avatars du mythe solaire dans le *Dossier de l'oeil pinéal* de Georges Bataille

Dans ses articles publiés en 1929–1930 dans la revue «Documents» dont il fait la première tribune de ses convictions philosophiques, Bataille introduit les thèmes qu'il ne cessera de développer, de restyliser et de reprendre dans ses ouvrages ultérieurs. C'est surtout le cas de trois brefs textes : *Le Cheval académique*¹,

¹ G. Bataille: *Oeuvres complètes*. Vol. 1. Paris : Gallimard, 1987 (1970), pp. 159–163 (les références à cette édition seront désormais signalées par le sigle *OC*, le chiffre romain indiquant le volume d'où la citation a été prélevée). En y comparant les représentations du cheval sur les monnaies grecques à celles des monnaies gauloises du IV^e siècle avant J.-C., Bataille remarque que celles-là expriment l'idéal hellénique de l'harmonie des formes. Contrairement à ces chevaux «académiques», ceux des monnaies gauloises sont «l'expression exacte de la mentalité monstrueuse de ces peuples» : «les ignobles singes et gorilles équidés des Gaulois, animaux aux moeurs innommables et combles de laideur, toutefois apparitions grandioses, prodiges renversants, représentèrent ainsi une réponse définitive de la nuit humaine, burlesque et affreuse, aux platitudes et aux arrogances idéalistes» (p. 162). Deux oppositions structurent ce fragment et l'ensemble de l'article : d'un côté, la beauté classique, qualifiée d'idéalisation, et, de l'autre, la laideur, voire la monstruosité, associé au réalisme de la représentation. À ceci il convient de superposer un troisième couple de termes antagonistes, moins explicite pour un lecteur qui découvrirait les oeuvres de Bataille dans l'ordre chronologique, mais dont la valeur proleptique au sens genettien du terme s'avère prégnante à la lumière de ses textes ultérieurs. Il s'agit de la gratuité du comportement des Gaulois dont la civilisation d'avant la conquête romaine est comparée ici à celles des tribus primitives d'Afrique centrale (p. 160). Cette gratuité s'oppose au pragmatisme qui, d'après Bataille, caractérise les peuples civilisés que sont les Romains et les Grecs. Les sauvages, incapables de vivre autrement que dans l'instant, sont donc la contrepartie des peuples civilisés, créateurs d'une culture et d'un art qui expriment une vision de l'homme s'appuyant sur un savoir-différer le plaisir en vue de futurs

*Le Langage des fleurs*² et *Le Gros orteil*³ dans lesquels il oppose systématiquement ce qui est démesuré, sauvage, violent, laid, voire monstrueux, dionysiaque, nocturne, déraisonnable et souterrain à ce qui incarne la logique, l'ordre rationnel, l'harmonie, l'apollinien, le diurne et le lumineux, en assignant à la première catégorie d'objets la valeur de représentation réaliste et en qualifiant d'idéaliste la vision du monde qui émane de la mise en relief des éléments de la seconde série d'objets⁴.

effets de leurs activités présentes, elles-mêmes judicieusement planifiées. Enfin, pour revenir à notre propos, à la luminosité, à l'«apollinité» de la civilisation grecque s'oppose ici le caractère ténébreux, nocturne et dionysiaque de l'imaginaire sauvage, conclusion qu'il serait difficile de considérer comme originale à l'époque post-nietzschéenne, mais qui amorce un changement décisif par rapport à la conception platonicienne du beau, par définition associé au juste, bon et vrai.

² *OC I*, pp. 173–178. Bataille y revient en fait à la problématique d'idéalisation / réalisme, analysée dans l'article précédemment mentionné. Il oppose la «pureté angélique et lyrique» des pétales de fleurs à la «puanteur du fumier» (p. 176) qui en est la cause et l'aboutissement. Contrairement à l'hypothétique hypotexte ronsardien («Mignonne, allons voir si la rose...»), ce raisonnement n'aboutit pas à une conclusion épicurienne, mais à «cette banalité écoeurante : *que l'amour a l'odeur de la mort*» (ibidem) qu'accompagne la reprise de la constatation du «Cheval académique» que les racines, donc les parties basses et souterraines des plantes, à la fois au sens littéral et symbolique du terme, représentent la réalité profonde dont les corolles des fleurs ne sont qu'un aspect le plus exposé, idéalisable et superficiel. La verticalité des fleurs, et des plantes en général, corrolaire naturel du tropisme solaire, acquiert dans le discours de Bataille le sens d'opposition du diurne et du nocturne, du haut et du bas, tout en subvertissant celle-ci, car, au lieu d'assigner au pôle diurne, solaire, floral et élevé une signification traditionnellement positive, et en valorisant en même temps négativement le pôle bas, nocturne, radical et souterrain, Bataille insiste sur la vision de la fleur non pas «comme une expression plus ou moins fade d'un idéal angélique, mais, tout au contraire, comme un sacrilège immonde et éclatant» (p. 177), le symbole de l'amour se transformant nécessairement dans cette interprétation en celui de la mort dans son aspect repoussant de décomposition et de putréfaction, cette vérité de fond étant en quelque sorte incessamment confirmée par «la vision fantastique et impossible des racines qui grouillent, sous la surface du sol, écoeurantes et nues comme la vermine». Bref, ces racines «ignobles et gluantes» qui «se vautrent dans l'intérieur du sol, amoureuses de pourriture comme les feuilles de lumière» représentent «la contrepartie parfaite des parties visibles de la plante» (p. 203).

³ La même tendance sacrilège et anti-idéaliste est visible dans cet article (*OC I*, pp. 200–204), un autre texte de Bataille publié dans *Documents* dans lequel, après avoir émis la constatation paradoxale que ce n'est pas le cerveau, mais «[l]e gros orteil [qui] est la partie la plus humaine du corps humain» (p. 200), car il diffère visiblement de celui des singes anthropoïdes pour lesquels il joue le même rôle d'organe de préhension que le pouce chez l'homme, l'auteur retourne à l'opposition entre les parties nobles, car élevées, du corps, et l'orteil qui, par le contact avec la «boue terrestre» et par son «aspect hideusement cadavérique» (p. 203), représente la réalité matérielle de l'homme que fait aisément oublier l'idéalisation habituelle des parties supérieures du corps, comme le visage ou la tête en général.

⁴ Comme me le signale Edmond Nogacki, on trouve la même vision du monde dans un autre bref article intitulé *Informe*, mais à vrai dire chacun des articles de Bataille publiés dans *Documents* préfigure un aspect de sa future hétérologie, «[s]cience de ce qui est tout autre»,

Pour Philippe Sabot, cette vision «souterraine» du monde qui caractérise la pensée de Bataille est due non seulement à ses propensions naturelles, mais aussi au contact formateur de Léon Chestov qui a initié le jeune archiviste-paléographe à la lecture du *Sous-sol* de F. Dostoïevski et des ouvrages de F. Nietzsche⁵.

Selon l'interprétation de Robert Sasso, qui complète la précédente par une hypothèse convaincante quoique audacieuse, au lieu de suivre l'exhortation platonicienne de s'élever au soleil de la pensée rationnelle, Bataille propose aux prisonniers de la caverne de «redescendre vers le monde souterrain»⁶. Si l'on considère donc que la démarche platonicienne, fondatrice de la conception occidentale de la civilisation, consiste à rejeter l'*hubris*, la violence primitive, c'est-à-dire «ce qui menace une intégrité, un équilibre, une harmonie, ce qu'il faut mettre à l'écart, refouler, étouffer»⁷ sous peine de retourner à l'étape pré-humaine ou en tout cas pré-logique de l'évolution de l'espèce, la différenciation de l'homme de l'ensemble de la nature s'est accomplie grâce à la *sôphrosunê*⁸, qui est le désir du meilleur, alors que l'*hubris* signifie le désir de la démesure et de l'assouvissement immédiat, distinction qui fait penser à celle, freudienne, entre le principe de réalité et celui de plaisir.

Le propre de la pensée occidentale, au moins à partir de Platon, est de censurer l'*hubris* par le recours systématique au logos, au discours logique et rationnel qui finit par enfermer l'homme dans un monde descriptible. L'homme finit donc par avoir l'impression de dominer, de s'appropriier le monde sans se rendre compte du caractère artificiel et fragmentaire de la noosphère qu'il habite.

Par contre, le propre de la pensée de Bataille – et du support métaphorique que constitue son imaginaire débridé qui s'exprime en images choquantes – est de dépasser l'acquis du logocentrisme occidental, et, malgré toutes les déficiences méthodologiques de ce système du non-savoir qui, pour être com-

comme Bataille propose d'appeler son système de pensée, tout en ajoutant : «Le terme d'*agiologie* serait peut-être plus précis mais il faudrait sous-entendre le double sens d'*agios* (analogie au double sens de *sacer*) aussi bien *souillé* que *saint*. Mais c'est surtout le terme de *scatologie* (science de l'ordure) qui garde dans les circonstances actuelles (spécialisation du sacré) une valeur expressive incontestable, comme doublet d'un terme abstrait tel qu'*hétérologie*» (*OC II*. Paris : Gallimard, 1999, note pp. 61–62).

⁵ Ph. Sabot : *Pratiques d'écriture, pratique de pensée. Figures du sujet chez Breton / Éluard, Bataille et Leiris*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2001, comp. le chapitre *Bataille avec Chestov : une philosophie de la tragédie*, pp. 115–119 et *La vision 'souterraine' du monde*, pp. 119–123.

⁶ R. Sasso : *Georges Bataille : le système du non-savoir*. Paris : Minuit, 1978, p. 59.

⁷ Ibidem, p. 192. Comp. aussi pp. 191–196 et Krzysztof Matuszewski *Introduction (Wstęp)* à l'édition polonaise de *L'Expérience intérieure* (G. Bataille : *Doświadczenie wewnętrzne*. Przeł. O. Hedemann. Warszawa : Wydawnictwo KR, 1998).

⁸ R. Sasso : *Georges Bataille...*, p. 192.

préhensible, doit forcément se servir d'un discours plus ou moins cohérent, de permettre, par une perception ek-statique au sens primitif du mot, c'est-à-dire celle qui présuppose l'action d'être hors de soi, d'appréhender de l'extérieur le monde homogène du logos qui aboutit dans notre civilisation à un regard idéalisant, émasculateur et expurgateur du réel. L'approche de Bataille rend possible de ne pas fermer les yeux sur les éléments hétérogènes, considérés comme les déchets, les *excreta*, et en tant que tels occultés par la pensée et par le discours homo-logiques dans la double acception que peut posséder ce terme : premièrement en tant que discours qui fonde un monde dépourvu d'éléments hétérogènes et, deuxièmement, en déplaçant l'étymologie du préfixe *homo-* du grec («uniforme») au latin («homme»), serait homologique tout discours, évidemment homogène et subordonné à la logique, qui permet à l'être humain de quitter la bestialité pour accéder au stade d'*homo sapiens*.

En fait, dans tout ce qu'il écrit, Bataille sonde la frontière entre l'homologique et l'hétérologique. Dans les articles cités plus haut, le cheval furieux représenté sur les monnaies des Gaulois, les racines des fleurs et le gros orteil de l'homme représentent pour lui l'hétérogène refoulé par le discours de l'homogénéité. Animé par l'ambition de trouver «la cohésion de l'esprit humain, dont les possibilités s'étendent de la sainte au voluptueux», comme il le dit dans *L'Avant-propos de L'Érotisme*⁹, il se fait un ethnologue du sacré dans l'acception qu'approfondissent depuis la fin du XIX^e siècle les représentants des sciences de l'homme, comme Rudolf Otto ou Marcel Mauss, pour ne citer que ceux auxquels se réfèrent le plus souvent Bataille lui-même et ses collaborateurs et amis, Michel Leiris et Roger Caillois. Cette acception du sacré, empruntée surtout à Otto, mais à laquelle les travaux de Mauss ont fourni un précieux corpus d'exemples prélevés sur le terrain, possède un caractère foncièrement ambigu, car impliquant «un élément terrible et un élément captivant, le *tremendum* et le *fascinans*», comme le rappelle Roger Caillois¹⁰. Le sacré dont les avatars modernes constituaient l'objet de recherche du Collège de Sociologie, fondé en 1937 par Bataille et Caillois, était conforme à la définition citée plus haut ce qui le distinguait, et à vrai dire, le mettait à l'opposé du sacré chrétien lequel par la sublimation, élévation, idéalisation et en quelque sorte par la «dé-matérialisation» du monde qu'il suppose, est vivement critiqué par Bataille. Cette réfutation du beau, du bien, du juste et du vrai s'inscrit dans la démarche nietzschéenne que Bataille reprend à son compte avec un goût visible et souvent morbide pour «tout ce qu'il y a de terrible, cruel, mystérieux,

⁹ G. Bataille: *L'Érotisme*. In : *OC X*. Paris : Gallimard, 1987, p. 11.

¹⁰ R. Caillois: *L'Homme et le sacré*. Paris : Gallimard, collection «Folio essais», 1997, pp. 48–49.

destructeur, fatal au fond de l'existence»¹¹. En même temps, ce déploiement des arguments anti-idéalistes est une critique voilée de Breton que Bataille accuse d'avoir donné un tour mondain aux préoccupations en principe transgressives du mouvement surréaliste. Breton qui se sent à juste titre visé, le lui rendra bien en le prenant longuement à partie dans *Le Second manifeste du surréalisme* où il suggère que Bataille serait atteint d'une maladie mentale, voire même possédé¹².

Contrairement au caractère transcendant du sacré chrétien et du ciel platonicien des idées, le sacré de Bataille est une pure immanence. Topiquement, il ne renvoie pas au ciel, mais plutôt à «un Enfer fascinant, à ce sous-sol où toute certitude humaine se trouve 'déracinée', emportée par ce qu'elle avait d'abord fui : la 'sexualité profonde' et les mouvements les plus brutaux de la vie»¹³. Comme on l'a déjà dit, les premières sédimentations de la pensée de Bataille que représentent les articles évoqués plus haut balisent le trajet que va suivre son discours ultérieur. Il conviendrait d'assigner le même rôle de cairn à un groupe de quatre textes de longueur variable, réunis par les éditeurs des *Oeuvres*

¹¹ F. Nietzsche: *Essai d'autocritique*. In : Idem : *Naissance de la tragédie*. Paris : Gallimard, 1949, cité par R. Sasso : *Georges Bataille...*, p. 61.

¹² A. Breton : *Manifestes du surréalisme*. Paris : Gallimard, collection «Idées», 1975, pp. 144-149. À la page 154 on lit : «Ce qui est moins vague, c'est le sort que M. Bataille entend faire à un petit nombre d'idées particulières qu'il a et dont, étant donné leur caractère, il s'agira de savoir si elles ne relèvent pas de la médecine ou de l'exorcisme [...]».

¹³ Ph. Sabot : *Pratiques d'écriture...*, p. 154. Selon une topique horizontale proposée par Leiris, mais aussi par Bataille dans ses conférences au Collège de Sociologie, le sacré se composerait d'un pôle droit et d'un pôle gauche. Comparez deux conférences prononcées par Bataille dans le cadre du Collège de Sociologie : *Attraction et répulsion. I. Tropismes, sexualité, rire et larmes* du 22 janvier 1938 et *Attraction et répulsion. II. La structure sociale* du 5 février 1938 reproduites dans : D. Hollier : *Le Collège de Sociologie 1937-1939*. Paris : Gallimard, collection «Folio essais», 1995, pp. 120-168, mais aussi dans *OC II*, pp. 307-333. Comparez également M. Leiris : *Miroir de la taumachie*. Fata Morgana 1981, p. 37 et Idem : *Le Sacré dans la vie quotidienne*. In : D. Hollier : *Le Collège...*, pp. 94-119, texte dont la version manuscrite et imprimée sont également disponibles dans l'édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin – M. Leiris : *L'Homme sans honneur. Notes pour «Le sacré dans la vie quotidienne»*. Paris : Jean-Michel Place, 1994. Comme le dit Leiris dans *Miroir de la taumachie* en parlant de la corrida : «Tout se passera, toujours, entre ces deux pôles, agissant comme des forces vivantes : d'une part, l'élément *droit* de beauté immortelle, souveraine, plastique ; d'autre part, l'élément *gauche*, sinistre, situé du côté du malheur, de l'accident, du péché» (p. 37). Voir aussi la présentation succincte des travaux du Collège de Sociologie par Denis Hollier dans *De la littérature française*. Réd. D. Hollier. Paris : Bordas, 1993, pp. 870-876. Il est curieux de trouver à peu près la même symbolique de la main droite et de la main gauche dans le rite haïtien de vaudou où la main droite signifie (le lien avec, l'évocation de) la divinité protectrice et l'existence harmonieuse avec la nature, tandis que la main gauche y représente le contact avec le côté nocturne, lugubre (vampirisme, la zombification), bref l'essentiel de ce qu'un récepteur non-initié associe à ce rite afro-caribbe.

complètes de Bataille au début de ses *Écrits posthumes 1922–1940*¹⁴ sous le titre *Dossier de l'oeil pinéal*. Dans cette suite de textes qui sont visiblement les variantes successives, difficiles à dater, d'un même discours inédit, Bataille se lance dans une longue rêverie aberrante où il présente une version très subjective de l'évolution des espèces et de leur situation à l'échelle cosmique. Ainsi après avoir divisé les êtres vivants sur la terre en animaux «animés d'un mouvement horizontal analogue à celui de la terre qui tourne»¹⁵ et en végétaux «qui sont uniformément animés d'un mouvement vertical»¹⁶, il échafaude une analogie entre les végétaux et les hommes. En jouant sur la duplicité du mot «érection» qui en français évoque aussi bien la station verticale que le résultat de l'excitation sexuelle chez les mâles, Bataille conclut ainsi sa vision de la situation de l'homme dans l'univers :

L'homme appara[ît] dans ce système brutal comme un animal exceptionnellement animé du mouvement d'érection qui projette les plantes dans la direction du haut, comparable aux mammifères mâles qui se dressent sur les pattes de derrière dans leurs saillies, mais beaucoup plus catégoriquement érigé, érigé comme un pénis¹⁷.

Hormis le caractère obsessionnellement pansexuel¹⁸, dû à sa réputation méritée de libertin, l'érotisation outrancière de la vision de l'homme que propose Bataille¹⁹ n'est qu'un élément d'un système plus large, celui de l'hétérologie. Le point de départ de cette rêverie anthropologique et, comme on le verra, athéologique, est le fantasme que la glande pinéale, située au sommet du crâne,

¹⁴ *OC II*, pp. 11–48.

¹⁵ *Ibidem*, p. 15.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ Tout ce fragment se lit selon la grille, parfois proprement aberrante, de la pansexualité. Cette vision du monde en dit certainement long sur l'imaginaire de l'auteur que d'aucuns placeraient à la lisière du pathologique, mais, à la réflexion, ce qui frappe chez Bataille, c'est le courage avec lequel il enfreint dans ses écrits les tabous sociaux en dévoilant systématiquement des pans entiers d'existence que tant d'autres (nous autres) se contentent de mentionner allusivement à haute voix en tant qu'auteurs, tout en se délectant d'en chuchoter et d'en rire, en trahissant ainsi une attitude quasiment religieuse envers l'envers du licite. Ainsi, comme dit Bataille dans le fragment qui suit ses considérations sur la verticalité des végétaux et l'horizontalité des animaux : «J'arrivais ainsi à des réductions qui étaient extrêmement simples et géométriques mais en même temps monstrueusement comiques (par exemple je voyais que le mouvement alternatif des coïts à la surface du sol est semblable à celui des pistons de locomotive en sorte que les coïts continuels à la surface du sol étaient aussi étroitement liés à la rotation de la terre que le mouvement des pistons à celui des roues)». *OC II*, p. 15. À ce titre comp. *L'Anus solaire*. In : *OC I*, pp. 79–88.

¹⁹ En fait, il s'agit plutôt d'une «virilisation». On imagine mal une version féministe, ou au moins féminine, de cette image.

serait un oeil qui ne s'est pas développé, et qui est destiné à regarder le soleil²⁰. Bataille n'est pas le seul ni le premier à attribuer à la glande pinéale une fonction extra-physiologique. Comme on le sait, Descartes y voyait le siège probable de l'âme ou au moins un organe destiné à transmettre les informations du corps à l'esprit et inversement²¹, alors qu'à l'époque contemporaine de Bataille, Roger Gilbert-Lecomte, membre du groupe poético-ésotérique «Le Grand Jeu», propose une vision par l'épiphyse²² qui est un autre nom de la glande pinéale. Conformément à l'enseignement théosophique, Gilbert-Lecomte considère l'épiphyse comme un oeil supplémentaire, atrophié selon lui depuis la disparition de la troisième race des hommes. Cet oeil de Çiva, situé non pas au sommet du crâne, mais au milieu du front et correspondant au monde astral, aurait été remplacé par les yeux actuels qui permettent à l'homme actuel de percevoir les sensations visuelles du plan physique.

Ces interprétations de l'oeil pinéal sont étrangères à Bataille. De la manière dont il est traité dans ce recueil de textes, le thème de l'épiphyse mène d'un côté à la très probable explication psychanalytique de la chaîne d'associations scatologiques qui reviennent litaniquement dans ce «dossier» posthume, et, de l'autre côté, amorce la problématique des écrits économiques de Bataille dont *La Part maudite*, paru en 1949, constitue la réalisation la plus accomplie. Les deux interprétations (psychanalytique et économique) ont recours à l'imaginaire solaire.

Dans la première, bouleversante par son caractère obscène, mais cohérente au niveau de son imagerie fantasmatique, Bataille associe étroitement le soleil (et l'oeil pinéal) à l'anus, à la défécation, à l'érection, à l'éjaculation et à la nuit²³.

La clé de cette chaîne d'associations ou, autrement dit, de cette série d'équations, dans laquelle l'oeil pinéal équivaut soit à «un organe sexuel» éjaculant,

²⁰ Cette hypothèse fantasmatique est développée et reprise dans toutes les quatre variantes du dossier. Comparez surtout p. 43 où Bataille invoque l'avis des biologistes : «On sait que cette glande dont la fonction reste, aujourd'hui encore, peu explicable (elle aurait, semble-t-il, une action sur la croissance) a souvent passé, auprès de biologistes qui ne sont pas suspects d'extravagance, pour être un oeil qui ne se serait pas développé». Partout ailleurs, cette hypothèse est donnée plus ou moins comme réalité ou réalité imaginaire, pour recourir à cet oxymore qui rend compte du caractère visionnaire de la pensée de Bataille.

²¹ R. Descartes : *Les passions de l'âme*. Livre 1, art. 31.

²² Comparez surtout les textes réunis sous ce titre (*Terreur sur Terre ou la Vision par l'épiphyse*) dans R. Gilbert-Lecomte : *Oeuvres complètes*. Vol. I : *Proses*. Textes établis et présentés par M. Thiviolet, avant-propos de P. Minet. Paris : Gallimard, 1974, pp. 167-192.

²³ «L'oeil pinéal répond probablement à la conception anale (c'est-à-dire nocturne) que je m'étais faite primitivement du soleil et que j'exprimais alors dans une phrase comme «l'anus intact... auquel rien d'aussi aveuglant ne peut être comparé à l'exception du soleil (bien que l'anus soit la nuit)». *Dossier de l'oeil pinéal* dans *OC II*, p. 14. La phrase citée provient de *L'Anus solaire*, dans *OC II*, p. 86. D'ailleurs les deux textes : *L'Anus solaire* et *Dossier de l'oeil pinéal* trahissent de nombreuses ressemblances thématiques.

soit donne lieu à une «fantaisie excrémentielle»²⁴, se trouve dans un passage raturé, repris dans la note de l'édition des *Oeuvres complètes* de Bataille en vertu de laquelle à la phrase «l'oeil est sans aucun doute le symbole du soleil»²⁵, qui figure dans le texte, il convient d'ajouter, comme l'indique la note, une suite éliminée par l'auteur : «[...] qui [c'est-à-dire le soleil – K. J.] est lui-même le symbole du père»²⁶. Ce motif d'identification se voit prolongé dans *Le Petit*²⁷ par l'inclusion de Dieu dans la série d'équations : «Dieu n'est pas un curé mais un gland : papa est un gland»²⁸ et dans une note à *L'Anus solaire* où il identifie au gland le premier de la série des termes qu'il traite comme synonymiques, à savoir le soleil²⁹.

Sans s'attarder sur l'analyse détaillée de cette nébuleuse d'images jusqu'ici fort allusivement étudiées par la critique bataillienne, probablement en raison de leur nature scatologique, ce qui soit dit en passant constitue la preuve que l'hétérologie de Bataille se heurtera toujours à la censure de la sensibilité des récepteurs immergés dans le discours homologique, rappelons l'horrible enfance de Bataille en compagnie d'un père syphilitique, aveugle et paralysé, avec tout le bagage de souvenirs d'ordre physiologique que cela implique, la brusque conversion de l'adolescent et ensuite sa radicale rupture avec la religion.

Derrière son déchirement d'alors et derrière l'imagerie sacrilège dont l'éruption marquera ses premiers écrits se profile la quête passionnée, vite déçue, d'une autorité déficiente, d'une figure de père ardemment désiré et finalement absent de tous ses avatars symboliques. Cette expérience personnelle s'imprime fortement dans l'esprit de Bataille. L'image d'un père débile se superposant dans son imagination à celle d'un dieu inexistant, se traduit par un leitmotiv des appellations blasphématoires à forte connotation scatologique dont est parsemée toute l'oeuvre de Bataille, comme Lord Auch (Lord – Dieu, Auch – aux chiottes)³⁰ ou Dianus (Dieu anus)³¹. L'oeil pinéal fixant le soleil semble être le souvenir de la scène primitive au sens psychanalytique pendant laquelle, conformément au souvenir fondamental, la figure du père-dieu-soleil se voit réduite aux fonctions physiologiques du corps.

²⁴ *Dossier de l'oeil pinéal*. In : *OC II*, p. 19.

²⁵ *Ibidem*, p. 14.

²⁶ *Ibidem*, p. 419.

²⁷ Pour l'explication du sens du titre, comp. *Le Petit* dans *OC III* (Paris : Gallimard, 1994 (1971)), p. 38.

²⁸ *Ibidem*, p. 65.

²⁹ «[...] le soleil était écoeurant et rose comme un gland, ouvert et urinant comme un méat». *OC I*, p. 644.

³⁰ Pour l'explication de la signification de Lord Auch comp. *Le petit* dans *OC III*, p. 59 et 60.

³¹ Comp. la biographie fondamentale de M. S u r y a : *Georges Bataille, la mort à l'oeuvre*. Paris : Librairie Séguier, Frédéric Birr, 1987, p. 309.

Selon l'interprétation «économique» évoquée plus haut, l'homme qui a pris la position verticale, le distinguant de ses ancêtres directes, les singes anthropoïdes, s'est arrêté à mi-chemin de son évolution, car, tout en s'étant symboliquement érigé vers le ciel, il a cependant gardé «l'axe horizontal de la vision»³² que Bataille interprète comme un signe d'assujettissement, parce que, comme il dit : «[...] les yeux continuent à l'attacher par des liens étroits aux choses vulgaires au milieu desquels la nécessité a fixé ses démarches»³³.

Comme l'observe Krzysztof Matuszewski³⁴ en reprenant l'hypothèse précitée de Sasso selon laquelle Bataille propose de fuir la caverne platonicienne vers les ténèbres du souterrain, l'homme qui regarde avec son oeil verticalisant voit, paradoxalement et contrairement à la direction de son regard fixant le ciel, la réalité monstrueuse que lui révèle le monde infra-caverna, «l'envers horrible du monde métaphysique»³⁵, un ciel vide, un soleil aveuglant, donc noir, et aveugle.

Cependant, l'oeil pinéal permet aussi à l'homme de s'ouvrir à la perte illimitée, à la «notion de dépense» et à la «consumation [...] de l'être»³⁶, comme les appelle Bataille par des termes qui sont déjà ceux de son «économie générale» qui propose de dilapider improductivement les richesses, comme le font certaines sociétés dites primitives, au lieu de les accumuler péniblement en n'en consommant parcimonieusement qu'une partie infime, cette dernière attitude caractérisant selon Bataille l'«économie restreinte» pratiquée par les sociétés dites civilisées. D'après cette conception, le soleil apparaît dans son rôle positif et généreux, celui d'une source inépuisable d'énergie qui rend possible la vie sur la terre, d'une énergie que l'astre diurne dépense sans rien attendre en contrepartie des bénéficiaires de ce véritable don de la vie en incitant pour ainsi dire ces derniers à l'imiter.

L'oeil pinéal, organe destiné à fixer le soleil, est un initiateur à «l'existence immédiate»³⁷ qui exclut aussi bien le raisonnement logique que la «servitude mystique»³⁸, c'est-à-dire tendance à idéaliser, à émasculer et à diluer l'existence dont l'essence est pour ainsi dire délayée par des délais incessants ; «la

³² OC II, p. 26.

³³ Ibidem.

³⁴ K. Matuszewski est l'auteur d'une substantielle *Introduction*, citée plus haut, de l'édition polonaise de *L'Expérience intérieure* qui est le premier volume des *Écrits* de Georges Bataille, publiés périodiquement par les Éditions KR. Jusqu'à présent, on a publié en tant que tome 2 *L'abbé C.*, le titre polonais *Ksiądz C.*, traduit du français par K. Jarosz (1998) et le tome 3, réunissant les écrits économiques de Bataille: *L'économie à la mesure de l'univers, La Part maudite et La Limite de l'utile*, traduits Également par K. Jarosz (2002).

³⁵ R. Sasso: *Georges Bataille...*, p. 61.

³⁶ Ibidem, p. 25.

³⁷ Ibidem.

³⁸ Ibidem, p. 24.

tête, au lieu d'enfermer la vie comme l'argent est enfermé dans un coffre, la dépense sans compter»³⁹. Cette vision du rôle joué par l'oeil pinéal renvoie d'ailleurs à la conception d'«Acéphale», programme de la revue et de la société secrète fondées par Bataille avant la Seconde guerre mondiale⁴⁰, dont le sens a été si bien illustré par le dessin d'André Masson représentant un homme nu avec la tête à l'emplacement du sexe, s'élançant vers le soleil.

L'oeil pinéal représente ainsi la volonté d'échapper à la servitude bourgeoise qui oblige à calculer le gain et à procrastiner l'assouvissement des aspirations profondes de l'homme. Cet organe imaginaire, mythique et symbolique permet à l'homme, que Bataille imagine «nu et lubrique», d'apragmatiser l'existence et de «dispose[r] de l'univers et de ses lois comme de jouets»⁴¹, ce qu'une note inédite encourage à voir comme la finalité de notre espèce apparemment inutile : «[...] l'homme existe afin que le ciel et le soleil soient regardés»⁴², évidemment un ciel vide de Nobody tel que l'entend William Blake⁴³ et un soleil à la fois noir comme symbole érotico-scatologique et lumineux dans la fonction vivifiante et libératrice qu'il incarne.

³⁹ Ibidem, p. 25.

⁴⁰ Textes de Bataille, publiés primitivement dans «Acéphale», seront repris dans *OC I*. Pour plus d'information sur «Acéphale» comp. M. Surya : *Georges Bataille...*, pp. 237–258.

⁴¹ *OC II*, p. 24.

⁴² Ibidem, p. 418.

⁴³ Mot-valise de William Blake, appellation ironique de «Dieu le Père» : *nobody* – «personne» et *daddy* – «papa». Le fragment du poème de Blake est cité par Bataille dans *L'Expérience intérieure* (*OC V*, p. 79) et dans *La Littérature et le mal* (*OC IX*, p. 238). Le ton du poème blakien ressemble d'ailleurs à celui du *Dossier sur l'oeil pinéal* : «[...] le vieux Nobody là-haut, / se mit à tousser, roter et péter».